

Groupe d'étude « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

23/05/2001

L'homme ravagé (suite)

Le deuxième acte des *Revenants* d'Ibsen montre Mme Alving et le pasteur, revenus au salon, et reprenant leur conversation interrompue par le déjeuner au cours duquel, on le devine, les convives sont restés plongés dans leurs pensées moroses. Mme Alving confirme au pasteur qui en est, comme il le dit, "tout retourné", "tout cela est d'une inconvenance !", que Régine est la soeur naturelle d'Osvald dont elle doit être à tout prix éloignée. La gêne de la situation prédispose à nouveau à des considérations générales. Mme Alving rappelle au pasteur l'horreur qu'a été son mariage, ce à quoi il lui répond :

"(Manders) - Personne ne peut être tenu pour responsable de ce qui est arrivé. Ce qui est certain, c'est que votre mariage a été contracté selon la loi et la morale.

"(Mme Alving, près de la fenêtre) - Oui, la loi et la morale ! Il me semble parfois que ce sont elles qui causent tous les malheurs du monde.

(Manders) - Madame Alving, ce sont des paroles offensantes.

(Mme Alving) - Que voulez-vous que cela me fasse ? Je ne supporte plus d'être liée par toutes ces conventions. Je n'en peux plus ! Je veux être libre."
(LR, p. 321)

Cette déclaration, qui stupéfie le pasteur, intervient précisément au moment où Mme Alving est en train de libérer, en les faisant venir au grand jour de la conscience, ses pensées refoulées, en disant et en se disant ce qu'elle ne peut plus se dissimuler à elle-même. En même temps, elle se reproche d'avoir toujours menti à son fils en alimentant artificiellement chez lui la croyance en la grandeur et la bonté de son père que, par souci des convenances, elle lui a fait aimer à distance en l'idéalisant dans ses lettres. On mesure alors la dose d'agressivité que recèle la formule "je veux être libre", par laquelle il faut comprendre en particulier "je veux être libre de détruire complètement l'image du capitaine Alving":

"Si je me conduisais comme je le devrais, je prendrais Osvald à part, et je lui dirais : Ecoute, mon garçon, ton père était un homme dépravé." (LR, p. 324)

Mme Alving est en train de se libérer à une vitesse accélérée. Elle se reproche à haute voix toutes les lâchetés de sa vie passée, et elle envisage même avec résignation de faire le bonheur d'Osvald en le mariant quand même à Régine, ce qui, bien sûr, fait sauter le pasteur au plafond :

"(Manders) - Dieu du ciel ! Un mariage en règle, par-dessus le marché ! C'est inouï !

(Mme Alving) - Inouï, dites-vous ? La main sur le coeur, pasteur Manders, ne croyez-vous pas qu'il y a dans ce pays beaucoup de couples mariés dont les liens de parenté sont tout aussi proches ?

(Manders) - Je ne vous comprends absolument pas.

(Mme Alving) - Bien sûr que si.

(Manders) - Vous pensez à l'hypothèse où... La vie familiale, hélas, n'est pas toujours aussi pure qu'elle devrait l'être. Sur les choses auxquelles vous faites allusion, nous ne savons rien, ...du moins avec certitude. Dans le cas qui nous intéresse, par contre ... En tant que mère, comment pouvez-vous désirer...!

(Mme Alving) - Je ne le désire pas. Pour rien au monde; c'est ce que j'essaie de vous expliquer.

(Manders) - Parce que vous êtes lâche, comme vous dites. Mais si vous n'étiez pas aussi lâche...! Bonté divine,...; quelle union révoltante!

(Mme Alving) - Nous descendons tous d'une telle union, paraît-il. Qui l'a voulu ainsi, pasteur Manders ?

(Manders) - Je me refuse à débattre de cette question avec vous, madame; vous êtes loin d'avoir l'état d'esprit requis. Et vous osez dire que c'est par lâcheté...!" (LR, p. 324)

Manders ne se rend pas compte que, loin de la freiner, ses réponses qui exaspèrent Mme Alving la poussent vers encore plus de vérité:

"(Mme Alving) - Je vais vous expliquer comment je l'entends. Si je suis aussi craintive et peureuse, c'est qu'il y a en moi tout un monde de revenants dont je n'arrive pas à me défaire.

(Manders) - Un monde de quoi ?

(Mme Alving) - Un monde de revenants. Lorsque j'ai entendu Régine et Osvald, c'était comme si je voyais des revenants. Je me demande si nous ne sommes pas tous des revenants, pasteur Manders. Ce n'est pas seulement l'héritage de nos parents qui revient nous hanter. Il y a aussi toutes sortes de vieilles idées et de croyances mortes. Elles ne sont plus vivantes, mais elles nous encomrent l'esprit, et nous n'arrivons pas à nous en défaire. Quand je prends un journal, c'est comme si voyais des revenants se faufiler entre les

lignes. Il doit y en avoir partout dans le pays. Ils sont nombreux comme les grains de sable, il me semble. Et nous avons tous horriblement peur de la lumière." (LR, p. 324)

Cette dernière tirade est capitale parce que la reprise de la thématique des revenants à laquelle elle procède en effectue, davantage qu'une extension, un déplacement, qui en modifie complètement le sens. Les revenants que l'étreinte passagère de Régine et d'Osvold avaient d'abord évoqués étaient, par le biais des bas instincts du père transmis à son fils, des représentants du désordre, et en premier lieu du désordre des sens, réprouvé par le devoir et la loi et relégué par eux sur le plan des choses interdites. Mais les nouveaux revenants dont l'hallucination s'impose à présent à l'esprit de Mme Alving sont d'une tout autre nature : ils sont, comme elle le dit, "toutes sortes de vieilles idées et de croyances mortes" qui "encombrent l'esprit", c'est-à-dire précisément ce vieux fonds de commerce qui fait la respectabilité des familles, et qui, déguisé en hypocrite sens commun, traîne un peu partout, en se dissimulant derrière un sentiment factice d'évidence et en se protégeant, par la peur, de la lumière qu'il redoute par dessus tout. Dans son anamnèse, son auto-analyse en public, prononcée et proférée devant le pasteur qui malgré lui lui sert de témoin, Mme Alving vient de faire une avancée cruciale : elle commence à comprendre que, les revenants, ce n'est pas seulement l'autre, c'est-à-dire d'abord le corps, et, dans son cas particulier, le corps masculin en tant que naturel agresseur de la femme qui cherche à l'éliminer sans y parvenir, mais ce sont des pensées qui la poursuivent en elle-même de l'intérieur, au nombre desquelles l'idée qu'elle se fait du corps masculin, et dont, sans en avoir conscience, elle s'est servie pour construire sa propre image d'austère rigueur, image qui, elle en vient à le reconnaître, est bâtie sur un leurre. Quelques instants plus tard, elle déclarera: "Je me bats contre des revenants, au-dedans comme au-dehors" (LR, p. 326). En intériorisant les revenants, du même coup, elle les installe sur un plan mental, imaginaire, fantasmatique.

Le pasteur perçoit immédiatement les risques que présente cet excès de lucidité, avec la dérive subversive dont celui-ci est porteur :

"(Manders) - Voilà le fruit de vos lectures. Beaux fruits, en effet ! Quels livres abominables, athées et révolutionnaires !

(Mme Alving) - Vous vous trompez, mon cher pasteur. C'est vous qui m'avez poussée à réfléchir, et je vous en remercie.

(Manders) - Moi !

(Mme Alving) - Oui, vous; lorsque vous m'avez pliée à ce que vous appelez le devoir, lorsque vous avez vanté comme justes et équitables des principes que mon esprit rejetait avec horreur. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à examiner la trame de votre enseignement. Je voulais juste toucher à un nœud ; lorsque je l'ai défait, tout a filé. Et j'ai vu que c'était cousu à la machine." (LR, p. 326)

Elle exprime alors, très concrètement, sa rancœur à l'encontre de Manders, qui, lorsque, entraînée vers lui par un mouvement impulsif, elle avait cru, dans sa jeunesse, pouvoir trouver refuge auprès de lui, l'avait repoussée en se drapant de vertu outragée, et avait su la convaincre de la nécessité de sauver les apparences en maintenant à tout prix une union qui, dès le départ, avait mal tourné et lui était définitivement insupportable, ce qui, on s'en rend compte à présent, devait faire le malheur du mari comme de la femme, et plus tard aussi du fils. Tant est sinistre cette histoire de revenants, avec les vieux souvenirs qu'elle oblige à remuer alors qu'on préférerait en être définitivement débarrassé.

Notre lecture nous a conduits à peu près au milieu de la pièce. Pour le moment du moins, Mme Alving n'ira guère plus avant dans l'exploration lucide de ses propres pensées, qui a été grandement facilitée par la présence du pasteur, on ne peut plus embarrassé, sur lequel elle a pu en mettre à l'épreuve, en les affinant progressivement, la teneur réelle, non sans être animée d'un certain esprit de provocation dont il a été malgré lui la victime. Dans un moment de relatif abandon, elle lui dit : "Je pense que vous resterez toujours un grand enfant" (LR, p. 334). La suite du drame va mettre en avant la personnalité et les problèmes d'Osvald, dont les apparitions ont été jusqu'ici assez épisodiques. Or, en se déplaçant ainsi sur Osvald, la thématique des revenants doit revêtir un caractère assez différent de celui qu'elle avait pris lorsqu'elle avait été exposée, en son nom propre, par Mme Alving. Celle-ci est une femme de tête, une femme forte comme on dit, qui a su prendre le contrôle de ses propres humeurs corporelles, ou du moins faire le sacrifice de celles-ci, au point d'en sembler presque désincarnée : le capitaine Alving n'a pas dû avoir la vie drôle avec une personne aussi sérieuse, aussi réfléchie, aussi sévère, qui n'a pas arrêté de le juger, lui dont on devine qu'il a dû être d'un caractère plutôt enjoué et porté à des divertissements de nature fort peu élevée, pour lesquels elle pouvait difficilement lui servir de partenaire ou de complice. Osvald, lui, a un corps, ce qui le rapproche de son père : et ce corps, qu'il ne maîtrise pas bien, est un corps souffrant, ravagé par un mal très réel, un mal mortel dont on va bientôt connaître la portée. Le drame de Mme Alving puise sa source, elle est en train de s'en apercevoir, dans de mauvaises pensées : mais celui de son fils repose sur un tout autre genre de culpabilité, dont les marques sont directement physiques. Et c'est dans la confrontation entre ces deux drames, le drame mental de la mère, et le drame organique du fils, que réside en grande partie le sens de la pièce. Osvald, on va bientôt s'en apercevoir, n'a guère le contrôle de ses pensées, et ne comprend rien à ce qui lui arrive. On devine que, d'ailleurs, son esprit est déjà fort altéré par la maladie.

Resté seul avec sa mère, qu'il trouble profondément en lui disant : "Je me disais qu'il t'était sans doute égal que j'existe ou non" (LR, p. 336), Osvald lui fait l'aveu des véritables raisons de son retour. Il lui explique à mots couverts qu'il est affecté par une maladie vénérienne dont les premières atteintes cérébrales se sont déclarées, et qui l'ont rendu, sans doute pour toujours, incapable de travailler :

"(Osvald, la regardant d'un air désespéré) - Ne jamais pouvoir travailler ! Jamais... jamais ! Etre comme un mort vivant ! Maman, peux-tu te figurer une horreur pareille ?

(Mme Alving) - Mon malheureux garçon ! Comment une telle horreur a-t-elle pu t'arriver ?

(Osvald, se redressant) - C'est précisément ce que je ne parviens pas à comprendre. Je n'ai jamais mené une vie dissolue. Jamais. Il ne faut pas croire cela, maman. Je ne l'ai jamais fait.

(Mme Alving) - Je te crois, Osvald." (LR, p. 338)

"Je n'ai jamais mené une vie dissolue " : Osvald veut dire par là qu'il n'a jamais fréquenté de prostituées. Il a mené une vie libre, la vie d'artiste dont il a fait tout à l'heure l'éloge devant le pasteur Manders, mais pas une vie dissolue. Ce n'est pas Nana qui lui a inoculé l'antique poison.

Sa mère le croit d'autant plus aisément que l'idée est en train de lui traverser l'esprit que le mal d'Osvald n'a rien d'accidentel, et n'est pas dû à une faute, à un écart, qu'il aurait commis, lui, mais qu'il s'agit d'un mal héréditaire, venu de son père et de l'existence "perverse" que celui-ci a menée, qui était peut-être elle-même l'effet de causes plus lointaines: sans le savoir, Osvald est victime des "revenants", sous la forme du retour de désordres corporels qui font de lui le fils de son père par les défauts constitutionnels, le mauvais sang empoisonné, que ce dernier lui a transmis. Ce soupçon se confirme lorsqu'Osvald précise les conditions dans lesquelles ses symptômes, d'insupportables migraines, ont été traités médicalement :

"(Osvald) - J'ai fini par faire venir un médecin,... et j'ai su à quoi m'en tenir.

(Mme Alving) - Que veux-tu dire ?

(Osvald) - C'était un des meilleurs médecins de là-bas. J'ai dû lui expliquer ce que je ressentais ; ensuite, il m'a posé toutes sortes de questions qui m'ont semblé n'avoir aucun rapport avec mon état ; je n'ai pas compris où il voulait en venir...

(Mme Alving) - Continue !

(Osvald) - A la fin, il a dit : depuis votre naissance, il y a quelque chose de vermoulu en vous ;... c'est l'expression qu'il a employée : vermoulu.

(Mme Alving, intriguée) - Que voulait-il dire ?

(Osvald) - Je ne l'ai pas compris non plus ; je lui ai demandé des explications plus précises. Alors, ce vieux cynique m'a dit... (*Serrant les poings.*) Oh...!

(Mme Alving) - Qu'a-t-il dit ?

(Osvald) - Il a dit: les péché des pères retombent sur les enfants.

(Mme Alving, se levant lentement) - Les péchés des pères...!

(Osvald) - J'ai failli le frapper au visage...

(Mme Alving, marchant de long en large) - Les péchés des pères..." (LR, p. 339-340)

Vermoulu de naissance, et né comme si, sans le savoir, il avait beaucoup comme on dit "vécu", Osvald était dès le départ condamné à porter le poids d'erreurs antérieures imputables à son père, erreurs dont il se refuse encore à admettre la réalité, car, confirmé dans cette idée par tout ce que sa mère lui a dit au sujet de celui-ci, il le prend encore pour un saint, quelqu'un d'insoupçnable, incapable de telles turpitudes. C'est pourquoi il a préféré comprendre que le médecin était en train de lui expliquer que son hérédité lui avait légué un sang appauvri qui faisait de lui un malade prédestiné, surexposé à des risques, à des contaminations qui, sur un individu normal, ne laisseraient pas de traces : ceci fait penser à l'épuisé des Esseintes, représentant typique des "fins de races". Au lieu de passer ce qu'il appelle "cette merveilleuse, cette bienheureuse jeunesse en compagnie de mes camarades", durant laquelle il a dû normalement s'amuser, d'autant plus que, loin de chez lui, il était entièrement livré à lui-même, il aurait dû, pense-t-il, savoir mieux se protéger des conséquences inévitables de son infirmité native, et il se reproche de n'avoir pas été davantage sur ses gardes:

"(Osvald) - Si au moins c'était héréditaire, ... si je n'y pouvais rien. Mais comme ça ! Par légèreté, par bêtise, gâcher aussi honteusement son bonheur, sa santé, tout, ... son avenir, sa vie...!" (LR, p. 340)

Sa mère, qu'on devine extrêmement inquiète, tente de détourner son attention de ce qui le préoccupe. La venue de Régine, entrée dans la pièce pour allumer la lampe, fait diversion. Mme Alving demande à celle-ci d'apporter une bouteille de champagne : elle veut faire boire son fils pour chasser ses idées noires. Régine repartie, Osvald qu'on vient d'entendre regretter de n'avoir pas su se contenir et vivre en anachorète, comme le lui imposait sa constitution fragile, avoue à sa mère son début d'intrigue avec la jeune bonne qu'il déclare "superbe" et, à nouveau confiant en son avenir, ce qui confirme qu'il n'a guère de suite dans les idées, déclare vouloir refaire son existence avec elle, en l'épousant. Dans la lancée, il déclame un hymne à la joie de vivre dont il a appris la valeur en s'éloignant de l'austère Norvège où les pasteurs comme Manders répandent autour d'eux une infinie tristesse, bien accordée à la mélancolie du ciel et des paysages. Sans le savoir, il reprend à son compte des idées dont Mme Alving vient elle aussi d'avoir la révélation au cours de sa conversation avec le pasteur et que, elle l'a admis tacitement, la lecture d'ouvrages d'esprit avancé avait déjà éveillées en elle en lui

donnant l'envie de se libérer, mais de quoi ? ceci reste encore à préciser. Elle écoute avec beaucoup d'attention ce que son fils lui dit:

"(Mme Alving) - Tu as sans doute raison. Parle-m'en davantage, Oswald.

(Oswald) - Ce que je voulais dire, c'est que les gens d'ici apprennent à croire que le travail est une malédiction et une punition pour nos péchés, et que la vie est une vallée de chagrins dont on a tout intérêt à sortir le plus tôt possible.

(Mme Alving) - Une vallée de larmes, oui. Nous faisons de notre mieux pour qu'il en soit ainsi.

(Oswald) - Là-bas, on ne veut rien savoir de tout cela. Personne n'y croit plus à ces histoires. Là-bas, on chante de bonheur, rien que d'exister en ce monde. As-tu remarqué, maman, que tout ce que j'ai peint parlait de la joie de vivre ? La joie de vivre, partout et toujours. La lumière, le soleil, un air de dimanche,... et des visages rayonnant de bonheur. C'est pour cela que j'ai peur de rester ici, avec toi.

(Mme Alving) - Peur ? De quoi peux-tu avoir peur ici, avec moi ?

(Oswald) - J'ai peur que tout ce que je porte en moi ne se transforme en laideur.

(Mme Alving, le regardant fermement) - Tu le crois ?

(Oswald) - J'en suis certain. Essaie donc de vivre ici comme nous vivons là-bas; ce ne serait pas la même vie.

(Mme Alving, se levant après l'avoir écouté attentivement, le regard pensif) - Maintenant je vois que tout se tient.

(Oswald) - Que vois-tu ?

(Mme Alving) - Pour la première fois, je vois que tout se tient. Je peux enfin parler." (LR, p. 348-349)

"Tout se tient", "je vais enfin parler". Mme Alving est saisie par une espèce d'illumination déclenchée en elle par l'évocation de la joie de vivre : dans la bouche d'Oswald, cette évocation paraît très inspirée par le style des peintres impressionnistes, qui ont beaucoup scandalisé par l'image d'insouciance qu'ils donnaient en représentant un monde en apesanteur; la vie libre dont rêve Oswald ressemble à celle que paraissent mener les personnages du *Déjeuner sur l'herbe* de Manet, qui, en 1863, avait été l'occasion du premier scandale de l'art nouveau. Cette joie de vivre, Mme Alving éprouve douloureusement son incapacité personnelle à y participer, et du coup se sent en possession du dernier mot de l'histoire, de son histoire, de celle de son mari et de celle de son fils. Oswald, intrigué par ces promesses de révélations, demande quelques instants plus tard : "Que me cache-t-on ici ?" (LR, p. 350). Quel est ce dernier mot ? On ne le saura

pas, du moins tout de suite, car elle est empêchée de le dire comme elle en avait l'intention : on aperçoit au loin les premières lueurs de l'incendie qui ravage la maison de charité, et cela provoque un trouble considérable qui fait déclarer au pasteur : "Voilà le châtement qui embrase les désordres de cette maison !" (LR, p. 351).

Lorsque commence le troisième acte, tout a brûlé, et les derniers témoignages tangibles de l'existence du capitaine Alving sont partis en fumée, comme sa veuve le souhaitait inconsciemment, ce qu'elle paraît confirmer en faisant ce simple commentaire : "C'est sans doute mieux ainsi. Cet institut n'aurait rien apporté de bon" (LR, p. 354). On va bientôt s'apercevoir que, dans sa bouche, alors, ces mots ont une autre signification : elle s'est suffisamment libérée en esprit pour voir lucidement ce qu'a d'étouffant et de trompeur la charité telle que la pratique le pasteur Manders, et elle éprouve une sorte de soulagement à voir effacer les traces de ce mensonge. Oswald, lui, est au contraire dans un état de grande agitation suite à ce qui vient de se passer : il y voit un signe prémonitoire annonçant sa propre disparition dans le grand incendie apocalyptique qui doit "tout brûler", en ce qui concerne la famille Alving du moins. Pour le calmer, sa mère reprend son explication interrompue des malheurs qui ont affecté cette famille :

"(Mme Alving) - Maintenant, mon pauvre malheureux garçon, maintenant je vais t'enlever le fardeau qui pèse sur ton esprit...

(Oswald) - Toi, maman ?

(Mme Alving) - ... tous les remords et les regrets dont tu parles.

(Oswald) - Tu t'en crois capable ?

(Mme Alving) - Maintenant, j'en suis capable, Oswald. Tout à l'heure, tu m'as parlé de la joie de vivre ; ma vie entière m'est alors apparue sous un éclairage nouveau.

(Oswald, secouant la tête) - Je ne comprends rien à ce que tu dis.

(Mme Alving) - Si tu avais connu ton père lorsqu'il était encore un tout jeune lieutenant ! Lui, il la portait haut, la joie de vivre !

(Oswald) - Oui, je le sais.

(Mme Alving) - A le voir, on était emporté comme par un air de dimanche. Cette force indomptable, cette plénitude de vie qu'il avait en lui !

(Oswald) - Et puis... ?

(Mme Alving) - Puis cet enfant de la joie de vivre, - car il était comme un enfant à l'époque, ... cet enfant a été condamné à végéter ici, dans cette ville ni grande ni petite, qui n'avait aucune joie à lui offrir ; rien que des distractions.

Condamné à se traîner sans aucun but dans la vie ; sans rien d'autre qu'un emploi. Sans entrevoir une tâche dans laquelle il aurait pu se plonger avec toute son âme ;... rien que des affaires. Sans avoir un seul ami capable de comprendre ce que c'était que la joie de vivre ; rien que des compagnons de beuverie et d'oisiveté...

(Osvald) - Maman !

(Mme Alving) - Ainsi, ce qui devait arriver est arrivé.

(Osvald) - Que devait-il arriver ?

(Mme Alving) - Tu me disais toi-même ce soir ce qui t'arriverait si tu restais ici.

(Osvald) - Tu veux dire que père...?

(Mme Alving) - Ton pauvre père n'a jamais trouvé à utiliser son indomptable joie de vivre. Et moi, je n'ai pas su lui apporter cet air de dimanche...

(Osvald) - Toi non plus ?

(Mme Alving) - On m'avait toujours parlé de devoirs, et de ce genre de choses ; pendant des années, j'y ai cru. Tout se résumait à des devoirs,... mes devoirs et ses devoirs et... Je crois que j'ai rendu la vie insupportable à ton pauvre père." (LR, p. 359-360)

Ces propos sont évidemment sidérants. C'est d'un nouveau "revenant" qu'ils font apparaître l'image : celle du capitaine Alving transmué en héros positif de la joie de vivre, tout à l'opposé du pervers inquiétant et misérable dont Mme Alving avait paru s'ingénier par tous les moyens à démolir la réputation. En replongeant vers un passé plus lointain, ce qu'elle fait stimulée par son fils dont les aspirations lui sont devenues sympathiques jusque dans ce qui, d'elles, rappellent, en lui, la personne de son père dont elle revoit brusquement la figure comme celle d'un enfant ou d'un très jeune homme, Mme Alving trouve la force de remonter jusqu'aux vraies causes qui ont fait de son mariage un mariage complètement raté, porteur de toute une séquelle d'échecs et de rancœurs dont Osvald est en train de payer le prix avec sa maladie. Elle se rend compte qu'elle n'a jamais fait réellement l'effort de comprendre son mari, qu'elle voit tout d'un coup revivre tel qu'elle n'a jamais consenti à le voir, et elle se rend compte en même temps que, des fautes de celui-ci, elle porte en grande partie la responsabilité pour s'être pliée sans discussion aux obligations, au système rigoureux, compassé et mesquin de devoirs, imposé par un mode de vie social rétréci, atrophié, ce qui fait écho à la phrase précédemment prononcée par Osvald : "J'ai peur (si je reste ici) que tout ce que je porte en moi ne se transforme en laideur". C'est elle, et à travers elle, toute une forme de civilisation et de culture, qui a enlaidi dans les faits, et non seulement en pensée, la personne du capitaine Alving, en le poussant du mauvais côté, celui des

satisfactions vulgaires et dangereuses, - lui a certainement été empoisonné par Nana -, ce dont il a légué en héritage les conséquences mortelles à son fils. De là cet aveu, qui a valeur d'un acte de contrition : "Je ne voyais qu'une chose : ton père était un homme perdu avant même ta naissance" (LR, p. 360). Oswald apprend donc d'un seul coup, sans préparation, que son père était un homme très mauvais, - jusqu'ici il n'avait eu aucune idée de sa "dépravation" qui lui avait été soigneusement cachée -, mais en même temps très bon, à la fois sali et pur, lui aussi contaminé de naissance du fait d'avoir été condamné à mener une existence misérable dans un pays où il n'y avait aucune place pour son indomptable joie de vivre, domptée finalement.

Cette communication faite, le dénouement se précipite. Régine, informée de sa véritable naissance, et ayant appris la maladie d'Oswald qu'elle a très peur d'attraper en restant auprès de lui comme il le lui demande, quitte en hâte la maison : et on devine qu'elle va bientôt mener l'existence d'une Nana pour laquelle elle a incontestablement des dispositions. Oswald, qui s'exclame "Quel gâchis tout cela !" (LR, p. 363), se résigne, avec angoisse; à finir en tête à tête avec sa mère sa vie de malade condamné : il essaie de lui faire promettre, lorsque la crise mentale irréversible qui doit le plonger dans la démence se produira, d'abrégé ses jours, ce qu'elle commence par refuser avec horreur et finit néanmoins par accepter, tant son agitation est grande. C'est alors que la crise finale éclate, au moment où commence l'aube d'un nouveau jour :

"(Elle va vers la table et éteint la lampe. Le soleil se lève. Au fond du paysage, le glacier et les montagnes s'illuminent)

(Oswald, immobile dans le fauteuil, le dos tourné vers le fond, puis disant soudain) - Maman, donne-moi le soleil.

(Mme Alving, près de la table, le regardant avec étonnement) - Qu'est-ce que tu dis ?

(Oswald, d'une voix sourde) - Le soleil. Le soleil.

(Mme Alving, s'approchant) - Oswald, que se passe-t-il ?

(Oswald semble rétrécir; ses muscles s'affaissent ; il regarde devant lui, les yeux éteints)

(Mme Alving, tremblante de peur) - Qu'y a-t-il ? (Poussant un grand cri) Oswald ! Que se passe-t-il ? (Se jetant à ses genoux; le secouant) Oswald ! Oswald ! Regarde moi ! Tu me reconnais ?

(Oswald, avec la même voix sourde) - Le soleil ... Le soleil.

(Mme Alving, désespérée ; se levant d'un bond ; les deux mains dans les cheveux ; criant) _ Je ne pourrai pas ! (Se figeant; dans un murmure) Je ne

pourrai pas ! Jamais ! (Soudain) Où les a-t-il cachées ? (*Il s'agit des douze ampoules de morphine qu'il avait mises de côté pour mettre fin à ses jours*). (Cherchant rapidement dans la poche du veston) Les voilà ! (Reculant de quelques pas, puis criant) Non ; non ; non ! - Si ! Non ; non !

(Les mains dans les cheveux, hébétée, elle se tient à quelques pas de lui, le fixant des yeux)

(Osvald, immobile dans son fauteuil; comme avant) - Le soleil... Le soleil ."
(LR, p. 370-371)

Le rideau tombe sur cet épilogue mélodramatique qui remet au premier plan les aspects médicaux, proprement organiques, du mal profond dont souffre toute la famille Alving, père, mère et fils confondus.

Le génie d'Ibsen, dans sa relation de ce sordide drame de famille, est d'avoir organisé celle-ci autour de la figure de la mère, qui est manifestement le personnage principal de la pièce, celui vers lequel convergent les principaux intérêts dans la mesure où elle est, par son énergie et son intelligence, l'unique porteur de vérité. Le père est mort depuis un certain temps, et de ce qu'il a pu être et penser, on ne sait rien directement ; on ne peut faire à ce sujet que des hypothèses en ruminant la question qui doit finalement rester sans réponse : Était-il bon ? Était-il méchant ? Bien que les didascalies de la pièce ne le précisent pas, un metteur en scène serait peut-être bien inspiré, poussant à bout le style naturaliste propre à cette fin de siècle, de suspendre au mur du salon où se déroule toute l'action un grand portrait en pied du chambellan du roi, dont la figure énigmatique dominerait les échanges des survivants du drame.

Le fils, très fatigué par sa maladie qui le fait apparaître le plus souvent hagard, hébété, épuisé, est porteur d'aspirations et de regrets dont la spontanéité l'aveugle : il ne comprend rien à ce qui lui arrive, et se demande avec angoisse ce qu'il a pu "faire" pour que sa vie soit précocement gâchée. Seule sa mère sait, ou plutôt elle en vient peu à peu à savoir qu'il n'a précisément rien fait, et n'est pas du tout responsable de ses malheurs, qui sont dûs aux "revenants". Qui sont ces revenants, nous demandions-nous dès le départ ? Toute l'intrigue de la pièce tient dans l'élucidation de cette question. On avait d'abord cru que ce qui revenait, c'était la malédiction du père, dont les "vices" avaient pour répondeur les mauvaises pensées de la mère, donc selon la double dimension d'un mal physique, ou d'un désordre du corps, et d'un mal mental ou moral, la vie du couple ayant été faite de l'intrication de ces deux modes de perturbation. Mais, en suivant les progrès que fait Mme Alving dans son anamnèse qui, pour finir, lui fait revoir son mari enfant avec le formidable élan vital dont il était alors porteur et que, elle s'en rend compte trop tard, elle a elle-même brimé, on en arrive à saisir que le vrai responsable du drame de la famille Alving, c'est le ciel plombé de la Norvège, avec sa culture insidieuse de mortification. Ainsi, il y a bien un coupable qui est de l'ordre de l'hérédité puisqu'il met en jeu les origines, les conditions même de la naissance : *Im Anfang*

war die Tat. Mais cette hérédité, avant d'être biologique et naturelle, est sociale et mondaine. Et tout le chemin parcouru au cours des trois actes des *Revenants* est celui qui conduit de l'une à l'autre.

Et là est le paradoxe du "naturalisme", qui en fait tout l'intérêt, au moins dans la manière dont Ibsen le pratique : c'est que, avec les moyens qui lui sont propres, il arrive à faire comprendre qu'il n'y a précisément rien de "naturel" dans les situations qu'il reconstitue minutieusement sous leurs plus pénibles aspects, avec une sorte de voyeurisme dont le spectacle théâtral redouble encore les effets. *Im Anfang war die Tat*, sans que pourtant quelqu'un ait eu à faire personnellement quelque chose de mal: le mal, c'est collectivement qu'il a été accompli et doit être assumé. La leçon manifeste d'une pièce comme les *Revenants* est la nécessité d'une remise en question globale de l'ordre social dont elle fait ressortir la malédiction : c'est déjà le monde impitoyable de *Dallas*, ce chef-d'oeuvre télévisuel qui, avec d'autres moyens, exploitera une thématique comparable.

Quelles seraient les conditions effectives, pratiques, d'une telle remise en question ? La limite propre à la représentation naturaliste, ce qui en définit le "style", est qu'elle ne permet pas de résoudre ce problème, qu'elle se contente de soulever, ou plutôt de suggérer dans l'esprit de ses destinataires, sans chercher ou sans parvenir à aller plus loin que ce constat. De là l'ambiance désespérée, le pessimisme radical, l'espèce de fatalisme propre à ce type de représentation qui exprime, avec une particulière acuité, mais aussi une espèce de fascination malsaine, l'interrogation qu'un certain type de société retourne contre soi-même, sans disposer des moyens indispensables pour y trouver des solutions. Et il est particulièrement intéressant de voir ainsi comment la modernité de cette fin de siècle s'est vue elle-même sous l'angle de la décadence, de la déchéance, de la joie de vivre à la fois promise et perdue, du péché originel reporté de l'homme comme tel sur un certain type d'organisation sociale. Lorsqu'Osvald, définitivement égaré d'esprit, demande à sa mère de lui donner le soleil, c'est-à-dire de lui rendre la joie de vivre dont il a été abusivement spolié, il dit en un mot l'impossibilité de changer quoi que ce soit à une situation ainsi complètement naturalisée du fait d'apparaître indépassable, intransformable, comme désespérément figée dans sa réalité une fois pour toutes donnée, réalité qui peut tout au plus évoluer dans le sens de l'inévitable catastrophe programmée dans ses conditions initiales.

Dans ses *Mythologies de l'hérédité au XIXe siècle* (Galilée, 1981), J. Borie consacre un assez long développement aux *Revenants* d'Ibsen (p. 129-136), qui débouche également sur une confrontation des enseignements de cette pièce avec ceux du *Docteur Pascal* de Zola. La présentation très cavalière de la pièce donnée par J. Borie, qui ne paraît pas la prendre très au sérieux, diffère sensiblement de celle qui est détaillée ici : le lecteur appréciera en se reportant au texte original. Toutefois les conclusions sur lesquelles débouche cette présentation recoupe sur certains points celles qui sont ici avancées. C'est ainsi que, à propos des révélations de Mme Alving, J. Borie écrit : " Rien de moins médical que cette confession :

quelque chose de mort est en nous. Nous croyons forger notre destin. Mais le destin, c'est ce qui est déjà là, et pourtant ne se dévoile qu'à dose opportune, à chaque moment selon sa lumière. Les médecins, dont le fatalisme n'est jamais tragique, puisque leur discours émane de ce belvédère aseptique qui a vue sur la fatalité mais se trouve en dehors d'elle, fournissent par hasard à ceux qui vivent dans la tragédie - c'est-à-dire à ceux qui vivent - une rationalisation aussi parfaitement rigoureuse qu'inopérante. Là où les spécialistes proclament, avec des documents à l'appui : la maladie est féconde, la dégénérescence s'étend, la sauvagerie hante la civilisation, le sujet comprend : je suis hanté, je suis coupable, je suis perdu, sauve qui peut, les morts se vengent" (p. 135). On peut soutenir en effet que Mme Alving fait le chemin qui lui permet de découvrir que ce qu'on lui présente comme fatalité naturelle est en réalité une tragédie très humaine. Toutefois, il ne semble pas possible de dire, comme le fait ensuite J. Borie, que la "vérité" que poursuit Mme Alving est la même que celle dont se réclame Pascal Rougon, qui, on va le voir, est justement une vérité complètement naturalisée. Pascal Rougon prend sur lui toute la peur ancestrale dont a hérité sa lignée ; Mme Alving développe une angoisse à l'égard de la vie qui est d'un tout autre ordre dans la mesure où elle met en avant les rapports entre les personnes sur fond de culture et de civilisation. J. Borie reconnaît d'ailleurs que Zola, "victime de l'idéologie scientifique", ne possède pas le "sentiment tragique" qui est au cœur de la pièce d'Ibsen (p. 136). En d'autres termes, la différence entre Ibsen et Zola pourrait être dite ainsi : l'un, Ibsen, est freudien, et l'autre, Zola, ne l'est absolument pas. Ce que raconte la pièce d'Ibsen, c'est la difficulté de devenir adulte dans un monde où règne la loi ; ce que raconte le roman de Zola, c'est la difficulté de survivre dans un monde livré au déchaînement des forces brutales de la vie, qui est en réalité une nature invivable.

Copyright Pierre Macherey